

## « La prise femelle »

### Extrait

– Bizarre !, fit-elle à voix faible.

On passait dans le couloir derrière elle, puis on repassait. Zora fit un deuxième essai. Toujours occupé ! Attente. Troisième essai. Enfin, l'appel sonnait libre. Il fallut une bonne minute pour que quelqu'un réponde.

– Allo ? Oui ! Bonjour !, fit la voix de Madame Orvilley.

Et Zora raccrocha aussitôt.

– Et merde !, marmonna-t-elle en s'éloignant dans le couloir du septième étage.

Environ une heure plus tard, et alors qu'elle passait pressée devant « les soins », une voix collègue, celle de Bernadette, la stoppa dans son élan : « Zora ? ». L'infirmière Bernadette venait d'avoir l'Accueil en ligne, on demandait Zora Amekoub en bas. « En bas ? Qui ? ». Bernadette ne savait pas, elle avait à faire. « Va voir ! ». A l'Accueil, Zora parut presque aussi perdue que les patients en attente de leur dossier hospitalier, en même souffrance qu'eux ; la blouse en plus, elle leur ressemblait, soudain étrangère dans ce milieu où elle aurait dû se sentir chez elle, les yeux très mobiles, quêtant quelqu'un. Qui ? Elle ne l'avait jamais vue en costume de sortie, et réciproquement, Marie ne reconnaissait pas Zora en habit d'infirmière. Les deux femmes s'aperçurent en même temps. Bonjour furtif.

– Que se passe-t-il, Marie ?

– C'est plutôt moi qui vous pose cette question !, répondit caustique la domestique des Orvilley.

Zora essayait de comprendre, mais « Mamy » préférait discuter discrètement, à l'abri des regards, et disant cela la dame se dirigea vers le parc. Zora n'avait plus trop la situation en mains, elle marchait un mètre derrière une grand-mère qui se déplaçait vite, et qui lui demandait de la suivre. Zora crut rêver. La jeune fille n'avait pas le droit d'être à cette heure à cet endroit. Elle appela : « Marie ? », mais l'autre n'entendit pas et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut atteint un banc.

– Asseyez-vous !, commanda-t-elle à l'infirmière à qui elle montra une place à côté d'elle.

Zora allait lui dire qu'elle devait retourner à l'hôpital, là-bas, dont on apercevait le bâtiment central derrière les frondaisons des fayards, mais Marie ne lui en laissa pas le loisir. Elle lui demanda comment allait Eric, mais comme un préambule ; Marie n'était pas venue prendre des nouvelles d'Eric. Zora répondit : « Bien », puis rectifia : « Pour le mieux ».

– Alors, pourquoi vous êtes en souci ?, enchaîna aussitôt la vieille femme.

Bien sûr, Marie avançait par allusions vers l'objet de sa visite.

– Vous avez cherché à me joindre, Zora ! ou à vérifier d'où Madame vous avait appelée, c'est pareil !

Dans l'esprit de la vieille, cela revenait au même. Et en effet Zora avait bien cherché à savoir d'où l'appelait Madame, une heure avant. Et à joindre Marie.

– Vous êtes inquiète, Zora ! Qu'y a-t-il ?

Marie, la vieille Marie, devançait Zora d'un épisode, ou lisait dans ses pensées.

– Je ne me fais pas de souci !, protesta pauvrement Zora qui choisit de plaider non-coupable, malgré des charges accablantes d'anxiété sur son visage, dans ses yeux noirs.

La vieille ne releva même pas ce système de défense squelettique. Elle poursuivit :

– Si vous l'aimez, il faut l'épouser... mais il faut savoir qu'Eric est fragile !

Ca, c'était le propos de Marie employée de maison, de la Marie « comme il faut », celle du mariage et des conventions, et ce n'était pas pour cela non plus qu'elle était venue, cette sorcière ! Ca sentait toujours l'entrée en matière, l'introduction en attendant que l'autre soit prêt. Sans doute pas assez, car la vieille préambulait encore :

– C'est un poète, notre Eric, il est souvent dans ses rêves, mais un jour la réalité s'éloigne, et pftt...

On se rapprochait de l'épicentre de la visite, à quelques encablures, mais ce n'était toujours pas ça. Que lui manquait-il à Marie, quel déclic chez Zora qui lui aurait fait dire le pourquoi de sa venue ? Mais pas de déclic, tant pis pour Zora.

– Bon !, fit Mamy en commençant à épousseter sa popeline noire comme signal de son départ, et à quitter son banc.

Entrevue terminée. Introduction, conclusion, sans transition, sans le plat de résistance. Futée Marie ! Sorcière !

– Marie ?..., lança Zora vers la vieille qui s'éloignait de quelques mètres, et qui répondait « oui ? » sans s'arrêter.

En un bond, Zora fut à sa hauteur et se régla sur le pas de cette mémé qui avançait tout en ajustant l'élastique de son chapeau noir sous ses cheveux gris.

– Marie ?, répéta la jeune fille en couratant à son côté, vous m'avez parlé de l'émotion du toubib à la naissance d'Eric... du sang qu'il avait sur les bras ? !

Mamy Marie avait-elle entendu ? Attendait-elle la suite ? Elle avançait du pas des vieux quand il se veut vite, un peu titubant, toujours sur le point de tomber. Mais d'un pas buté, fermé, d'un pas qui attend la suite. La question pour Zora était dure à poser, mais en plus elle commençait à s'essouffler, vu la cadence du retour. Alors la jeune fille doubla la vieille, se posta devant elle, et l'obligea à stopper.

– Vous n'avez rien remarqué d'autre ?, questionna Zora qui avançait les mains pour que Mamy s'arrête.

Celle-ci contourna la digue que lui faisait la jeune, du geste de celui qui passera quand même, si il veut. Ce que fit la vieille, tout en répondant :

– Si ! Deux cris ! à un quart d'heure d'intervalle !

Concession chiche, mais grave, et lourde à entendre. Zora s'en était arrêtée, et pour dire quelque chose, lança avec rage :

– Ce n'est pas ce que je vous demandais !

Mais la vieille, qui avançait toujours, répondit aussitôt :

– Si ! C'est ça que vous vouliez savoir !

Et cette grand mère qui fuyait droit devant elle, et ces bribes d'informations qu'elle lâchait comme des cailloux blancs, et ses « comprenez qui veut ! je n'en dirai pas plus ! », et Zora en blouse blanche dans le fond de ce parc... La jeune fille courut, précéda la vieille, la bloqua de ses bras aux épaules, lui parla à trois centimètres de son visage :

– ... et comment voulez-vous distinguer si ce sont les cris de deux enfants séparés, ou les cris du même enfant ?

Cette fois, Mamy tenta de se dégager de l'étreinte de Zora, n'y parvint pas, et comme un sésame pour s'en défaire, comme une incantation pour tétaniser le boa qui vous entoure, Mamy parla à Zora d'une mallette, de la sacoche du toubib ce jour-là, le jour de la naissance d'Eric. Marie gesticulait, essoufflée, cherchant à se libérer, alors Zora desserra ses mains, de loin on aurait pu les voir, une jeune infirmière secouant une vieille dame au fond d'un parc, pour faire tomber ses sous comme les abricots de l'arbre, pour lui arracher son sac et ses économies ! Zora lâcha prise, s'appêtant à laisser cette sorcière, à regagner l'hôpital, quand Marie de loin la héla, et Zora entendit : « Quand l'accouchement a été terminé, Joss est parti à toutes jambes... ». La jeune fille se retourna une dernière fois pour dire à Marie de s'en aller, qu'elle était âgée et fatiguée ; n'empêche, elle l'avait appelé « Joss ». Familièrement. Comme s'il était plus qu'un toubib. Ou comme s'il était moins. Et la vieille avait un regard de passionaria qui voulait l'aider, elle Zora, et Eric ; Marie savait des choses et tous ses freins à les révéler n'avaient qu'un but : ménager Zora. La vieille ne voulait que prévenir la jeune, lui dire qu'elle savait, mais sans lui dire quoi. Là où Zora allait, il y avait danger ; là où elle mettrait bientôt les pieds, quelque chose allait s'effondrer, le mieux était que Zora n'y aille pas, mais puisque Mamy ne pouvait plus l'en détourner, elle devait l'avertir, lui dire comment marcher, avec quelle prudence, baliser le chemin, où étaient les écueils. Sans lui dire les écueils, parce que Zora ne supporterait pas.

– Répétez-moi ça !, dit Zora en se dirigeant à nouveau vers la domestique Orvilley.

Alors, celle-ci sut que Zora était enfin prête. Marie cessa de faire le chat, puisque la souris s'approchait d'elle, docile et parée pour le pire.

– Je vous disais que sa serviette, au Joss, elle était plus lourde quand il est parti, après l'accouchement d'Eric... Oh ! pas beaucoup plus ! mais comme s'il y avait eu un petit corps dedans !

C'est bien ce qu'avait prévu Marie. Le choc était rude pour la jeune fille. Celle-ci le manifesta à sa façon de le dissimuler, de tenter de le faire. Zora parla de Joss, pour ne plus parler de sa mallette.

– Vous n'aimez pas le Docteur Joss, n'est-ce pas Marie ?, persifla l'infirmière, comme on se désincarcère des gravats d'un séisme. On tente quelque chose, on essaie n'importe quoi.

L'estime, ou la mésestime, de Mamy pour Joss n'était pas l'objet de sa visite, cependant la vieille voulut bien tenir la main de Zora sur ce terrain stérile si cela pouvait l'aider. Chapitre Joss, donc.

– Je suis au service de Madame Orvilley depuis trente ans, et Monsieur Joss m'indiffère, dit Marie avec sincérité.

– J’ai même le sentiment que vous le haïssez !, relança Zora que cette digression sauvait momentanément. Puisque la petite insistait, Marie voulut bien faire encore quelques pas dans ce sens.

– Le toubib, il n’est pas aussi vertueux que mademoiselle le pense ..., admit la vieille. C’était là une image de Mamy que Zora ne lui connaissait pas, parler en mal de Joss. Zora le lui dit :

– Ce n’est pas ce que vous m’aviez montré, quand je vous ai connue, Marie !

– A l’époque, vous étiez toute nouvelle, maintenant je peux vous dire ce que je pense, dit la dame. Zora s’attardait dans ce parc, au lieu d’être auprès de ses patients ; elle était en situation de faute professionnelle, pourtant elle prit le coude de Mamy, et s’éloigna de nouveau avec elle.

– Vous êtes venue me dire quoi ?, lui demanda Zora.

Zora voulait savoir ? Elle était prête à entendre ? Soit. Elle saurait. Commençons par les prétextes que se donnent Monsieur Joss et Madame Orvilley pour pouvoir se rencontrer tranquillement. Et le regard de Zora, étrangement serein, semblait insister : « Vous voulez me dire quoi, Marie ? ».

– Je vous donne un exemple ? Le pique-nique qui était prévu, et qui a dû être annulé parce que personne n’aurait pu y aller, sauf le toubib et Madame... eh bien, il a eu lieu quand même !, avoua Mamy avec une pleine casserole de sous-entendus.

A nouveau, elle tirait l’élastique de son chapeau en l’accrochant à ses cheveux, tout en respectant un silence à l’égard de Zora. Mais celle-ci n’avait plus le temps ni des transitions ni celui des points d’orgue.

– Marie ! Vous m’en avez dit ou trop ou pas assez !

En effet. Au point qu’avaient atteint les révélations, Mamy pouvait enfoncer le clou, comme cela la gamine saurait, et après tout elle en ferait ce qu’elle voudrait ! Zora devint « la petite », et les confidences feutrées un déballage forain :

– Vous savez, petite, quand Eric a cru qu’on le suivait dans la rue, je peux vous dire qu’on le suivait vraiment, à commencer par le docteur Joss ! Et bien avant que le gamin s’en plaigne ! Soi-disant que le gosse manquait de sucre, ou je ne sais quoi ! On le disait diabétique ! Mais moi, Marie Chinchon, j’ai jamais vu qu’un gamin diabétique, on le suit à la trace ! On lui fait la piqûre avant d’aller à l’école ! Il avait peur de quoi, le toubib ? Que le gosse, il fasse une syncope dans la rue ? Mais c’est prendre les gens pour des oies !..., s’exclama la vieille, avec ses comparaisons de la campagne.

Overdose. Zora lâcha le bras de Marie, et s’éloigna ; puis elle se retourna et scanda :

– Marie !... désormais, taisez-vous !

Mais Zora dut encore entendre, alors qu’elle partait à pas vifs :

– Pauv’Eric !... toute sa vie il a dû aller chez le toubib pour ses piqûres aux fortifiants !